

Jacques Grand'Maison

Sociologue et théologien, professeur émérite à l'Université de Montréal

(2001)

“La crise du sens,
impacts sociaux
et mentaux”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

à partir du texte de :

Jacques Grand'Maison, **"La crise du sens, impacts sociaux et mentaux"**. Texte d'une conférence publié dans Crise de société... recherche de sens. Actes du colloque du 10 mai 2001, pp. 3-18. Montréal: L'Association canadienne pour la santé mentale, section Montréal, 2001, 123 pp.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée le 6 mars 2004 au téléphone par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres : articles et livres]



Courriel : diocesj@citenet.net

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

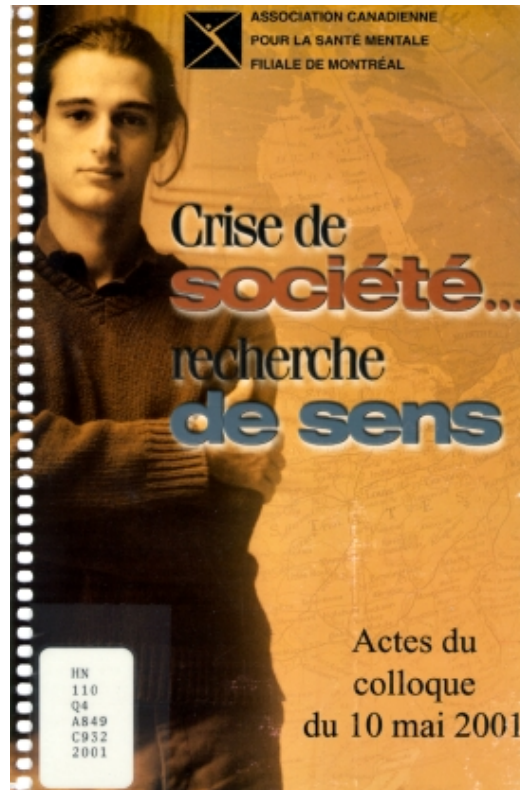
Édition numérique réalisée le 7 mai 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Jacques Grand'Maison

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

"La crise du sens, impacts sociaux et mentaux"



Texte d'une conférence publié dans Crise de société... recherche de sens. Actes du colloque du 10 mai 2001, pp. 3-18. Montréal: L'Association canadienne pour la santé mentale, section Montréal, 2001, 123 pp.

Table des matières

[Introduction](#)

[La problématique proposée](#)

[Quatre lieux de sens](#)

- [Revalorisation du corps, de la nature et des assises premières de la vie](#)
- [Affectivité plus libre, plus épanouie et pratique relationnelle du même cru](#)
- [Subjectivité](#)
- [Démarche initiatique](#)

[Conclusion](#)

Jacques Grand'Maison,
"La crise du sens, impacts sociaux et mentaux".

Texte d'une conférence publié dans *Crise de société... recherche de sens*. Actes du colloque du 10 mai 2001, pp. 3-18. Montréal : L'Association canadienne pour la santé mentale, section Montréal, 2001, 123 pp.

Sociologue et théologien, professeur émérite à l'Université de Montréal

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Crise de société, dit-on. Je ne sais pas si vous connaissez cette définition du Canada. Au Canada, nous aurions pu conjuguer le dynamisme américain, le génie gestionnaire britannique et la culture française, mais quel dommage, nous nous retrouvons avec la culture américaine, le dynamisme britannique et l'administration française, de Laurier à Jean Chrétien. Il y a comme ça de ces mélanges étranges, comme les nouveaux aménagements du club « canadien » de hockey. Il y a de quoi être confus mentalement. Cela me fait penser à cette vieille dame italienne qui disait à des Témoins de Jéhovah : « Vous perdez votre temps avec moi. Je ne crois même pas à ma religion, même si c'est la seule vraie ».

La problématique proposée

D'abord, je tiens à bien marquer ma position de base en relation avec la problématique de ce colloque. Comme aîné en travail social et en éducation depuis plus de 40 ans, je pense que les rapports entre santé mentale et santé sociale sont de plus en plus importants. D'où la justesse de visée de ce colloque, celle d'inscrire les problèmes et les enjeux de la santé mentale dans la crise de société que nous vivons.

L'individu moderne est de plus en plus livré à lui-même, en partie à cause de l'appauvrissement et même de l'absence de soutiens communautaires quotidiens et durables. Un vieux proverbe anglais est d'une actualité brûlante : « *It takes an whole village to raise a child* ». Dès l'enfance, l'être humain, pour naître à lui-même, est tributaire de la qualité du tissu social, de relations des adultes qui l'entourent. Cette économie humaine de base vaut pour tout le parcours de la vie jusqu'au grand âge.

Je veux aussi marquer mon accord avec la deuxième corrélation que suggère la thématique de ce Colloque, à savoir les rapports entre la crise de la société, les enjeux de sens et la santé mentale. Nos institutions, nos rationalités professionnelles et même scientifiques tiennent trop souvent de systèmes dont l'idéologie est leur propre fonctionnement, pour reprendre ici un diagnostic d'Habermas. Et Michel Freitag a au moins partiellement raison quand il dit que nos universités forment des technologues de crise sans bases philosophiques, culturelles et spirituelles de sens, toutes investies qu'elles sont dans une raison instrumentale et procédurale. Même l'éducation y succombe. Une équipe de l'Unesco a fait récemment une étude sur les divers systèmes d'éducation dans le monde. Voici sa principale conclusion : la plupart de ces systèmes ont pas de finalités éducatives de sens. Ils ont que des objectifs instrumentaux et procéduraux, apprendre à apprendre... Mais quoi au juste? Or, c'est précisément ce « quoi » du sens qui occupe la conscience de bien des gens présentement. C'est du moins ce qu'on a découvert dans la recherche que je dirige depuis 12 ans sur les orientations sociales, culturelles, morales et spirituelles. Que de fois avons-nous entendu cette remarque : « On est de plus en plus confus, on ne comprend plus ce qui se passe, on se sent impuissant ». Voyez comment l'impuissance est mise ici en relation avec le sens. S'y cachent de profonds appels au sens. Ces appels ne se logent pas seulement chez les suicidaires que nous avons interrogés, mais aussi chez la majorité peut-être de nos contemporains. Ce défi est au coeur de tous les défis de la santé mentale, et de la santé tout court.

Je viens de terminer un mandat de citoyen à la Régie régionale de mon coin de pays. Dans le groupe de technocrates et de professionnels où j'ai oeuvré pendant quatre ans, nous n'avons pas consacré deux

heures pour réfléchir sur le sens de ce que nous faisons, sur ce qui peut bien se passer dans la tête et la conscience de ceux qui sont objets de nos interventions, sans compter le temps fou que nous avons mis à des batailles de statuts, de pouvoir, de fric et d'intérêts corporatistes.

Une seule fois, une psychiatre, atterrée par la lourdeur croissante et le nombre grandissant des problèmes mentaux, a dit : « Y a-t-il un lieu où je peux réfléchir avec d'autres sur le déchirement des couches les plus profondes du psychisme et de la socialité ? Tant de confusions intérieures finissent par me plonger dans la même confusion ».

Son cri a été vite étouffé. On n'avait pas de temps pour réfléchir à cela, si ce n'est de se demander s'il n'y avait pas quelque souche commune, quelque déficit commun de sens, derrière les problèmes de suicides, de drogue, de violence, de décrochage scolaire, de comportements asociaux et *borderline*, et de tant d'autres problèmes qu'on traite à la pièce. On dépense des sommes fabuleuses pour réparer des pots cassés, sans vraiment prendre la mesure des pratiques éducatives insensées qui ont pu être en bonne part la souche principale de ces effets pervers. Allons-nous mettre dans chacune des écoles un service pour contrer le suicide, un autre pour contrer la violence, un autre pour la drogue, un autre pour les asociaux, pour les joueurs compulsifs, etc.? Le plus grand scandale pour moi, depuis un bon moment : la rareté de véritables communautés de travail dans ces institutions humaines par excellence que sont l'école et l'hôpital. Et combien d'équipes de travail ont été démantelées lors des coupures budgétaires récentes. Et en même temps, je ne pense pas que l'injection de fonds plus substantiels va à elle seule nous redonner le sens et la pratique de véritables communautés de travail, d'un agir ensemble plus fécond et d'assises communes de sens, de philosophie éducative partagée auxquelles nous pourrions donner des mains dans de véritables projets communs. Diable, faut-il rappeler qu'un jeune n'a jamais un seul problème grave? Celui-ci s'accompagne de plusieurs autres. On promène souvent le jeune d'une filière à l'autre, d'un intervenant à l'autre, sans qu'il trouve quelque part l'assise d'un traitement complet. On ne fait que renforcer sa propre confusion intérieure et sociale. Certes, on reconnaît cet enjeu. Mais que fait-on concrètement pour y faire face? Dans mon groupe de technocrates et de professionnels, lors des coupures budgétaires récentes, on a même suggéré de couper davantage du côté des

groupes et instances communautaires qui, justement, essaient de traiter la personne fragilisée dans toutes ses dimensions de vie. Cela dit, je me refuse à opposer la pratique communautaire à la pratique professionnelle.

Combien de questions majeures de sens sont-elles souvent marginalisées et parfois l'objet d'interdit? À ce chapitre, il faut noter que les rapports d'attitudes à la santé mentale sont bien différents des rapports à la santé physique. On tolère beaucoup moins les problèmes mentaux des autres et leurs souffrances : fuite, refoulement, marginalisation, renvoi aux institutions, déresponsabilisation personnelle et sociale des uns, sentiment d'impuissance des autres et parfois cynisme ou dérision chez certains. Ces attitudes sont souvent plus hypocrites que celles d'hier vis-à-vis les « fous » du village. Les changements de vocabulaire ne se sont pas souvent accompagnés de changements de mentalité et de comportement. La culture narcissique contemporaine supporte très mal la caricature de sa self image de parfaite forme, de toute puissance, de souveraineté du Moi, de performance, de refus des limites, et même de spiritualité de petit dieu au-dessus des vicissitudes de la vie et du monde, des souffrances et de la mort, bref de la finitude humaine et de ses fragilités. La maladie mentale devient alors un spectre repoussoir sans nom, sans visage, sans altérité, sans le moindre sens. S'agit-il de compassion? Va pour la maladie physique, mais très peu, en pratique, pour les malades mentaux.

Mais la question soulevée ici touche à des domaines beaucoup plus larges de sens interdits, sinon refoulés.

- Pourquoi notre société résiste-t-elle si mal au suicide?
- Pourquoi tant des nôtres sont-ils devenus si fragiles psychiquement?
- À l'enfant qui demande avec angoisse : « C'est-y vrai que le monde va craquer avant que je sois grand? », que répondons-nous?
- Comment décodons-nous cette remarque d'une fille de 15 ans : « Ma souffrance, c'est qu'il n'y a personne au-dessus de moi » ?

- À ce petit garçon de huit ans qui dit : « C'est-y vrai que tous les hommes sont méchants, qu'ils font toujours du mal aux femmes, comme on dit à la télé? », que répondons-nous?
- D'où viennent ces transferts à l'âge adulte, et même pour les aînés, des attributs et privilèges de l'enfance : demande de sécurité avec une avidité sans bornes, surprise permanente et satisfaction illimitée?
- Est-ce qu'un jeune peut se construire dans une société où tout se joue à court terme, dans un environnement d'adultes qui ne croient plus à grand-chose?
- Se peut-il que, derrière bien des suicides, il y ait une crise spirituelle de sens et d'espérance? Tous nos débats et combats se jouent autour de l'avoir, du pouvoir et du savoir, mais qu'en est-il du croire? N'y a-t-il pas une crise profonde du sens et du croire, quand on désespère de l'humanité, quand l'objectif majeur est de décrocher de la société la plus jeune possible?
- Un des grands mythes nord-américains commande d'être à la fois et pour toujours jeune, beau, riche, en parfaite forme et libre de toute contrainte, ou même de toute attache. La large diffusion des reality shows à la télé des sociétés occidentales -du type Survivors - en est une figure emblématique. Des centaines de millions de téléspectateurs se repaissent des ébats et débats à nu de jeunes mâles et femelles sans aucune attache, prêts à tout pour être vus, célébrés, en quête du gros lot promis, sans règles de vie, sans ancrage de travail ni de famille. Figure extrême du mythe évoqué plus haut. Ce mythe intériorisé stigmatise ceux qui en sont la caricature et rend insupportable la souffrance des autres, qu'elle soit mentale ou physique.
- Comment un adulte qui refuse tout sens à la souffrance et qui ne veut même pas y penser, comment cet adulte peut-il aider un jeune suicidaire à déchiffrer le sens de son épreuve et le plus d'être qui pourrait émerger du passage qu'il est en train de vivre?

Pour contrer les excès de la permissivité, on parle de plus en plus d'un meilleur encadrement, souvent sans même soupçonner que le plus grand besoin est celui du sens qui fait vivre, aimer, lutter, espérer. Besoin aussi de socle intérieur sans lequel il n'y a pas d'espérance, comme disait Nietzsche. N'est-ce pas là où se logent les ressorts les plus forts de la conscience humaine? Tant de choses ont perdu leur fondation, même la politique. Le spécifique de l'être humain, c'est le sens. Sens à chercher, à recevoir, à articuler, à fonder et aussi à faire

ou à créer. Je serais porté à inverser le titre de ce colloque. Est-ce que la crise de sens n'est pas une des sources majeures de la crise de la société? À ma connaissance, il y a eu peu de colloques ou de débats sociaux, culturels ou politiques qui ont affronté cette question cruciale, comme on le fait aujourd'hui. Ma préoccupation, et sans doute celle de bien d'autres, ne se limite pas à l'analyse des crises actuelles, mais à trouver des sens pertinents à notre travail en santé mentale, à repérer des sens qui permettent de se reconstruire intérieurement et socialement. Le sens ne sert pas seulement à bien identifier les problèmes, mais à inspirer des issues libératrices et reconstructrices.

Je commence par une idée directrice, fondatrice et dynamique, en contrepoint de mon constat de départ qui est que beaucoup de gens relient leur impuissance au fait de ne plus comprendre ce qui se passe. Cette prise de conscience renvoie à une idée directrice toute simple, mais fondamentale : quand on est en prise sur le sens de ce qu'on vit, de ce qu'on fait, de ce qu'on sent ou ressent, de ce qu'on croit, on est mieux en mesure de faire face aux difficultés ou échecs de parcours, plus en mesure aussi d'aller au bout de ce qu'on entreprend.

Quatre lieux de sens

[Retour à la table des matières](#)

Au meilleur de notre modernité s'est développé un nouvel art de vivre sous diverses formes, que nous pourrions mettre à profit davantage. Je vais exposer ici quatre lieux de sens qui se sont enrichis au cours des dernières années. C'est par l'un ou l'autre de ces lieux de sens que des êtres blessés ont pu surmonter leur détresse.

Revalorisation du corps, de la nature et des assises premières de la vie

Histoire de bien illustrer ce premier lieu, voyons ici un récit-parabole qui en est une éclairante illustration.

Martin a 24 ans et il est fort bien campé dans la vie. Dans son histoire personnelle, il raconte ce qu'il a vécu à 16 ans : de fortes tentations suicidaires. C'est son grand-père qui l'aide à sortir de sa nuit. Notons bien ici le langage du corps et la logique de vie et de sens que le grand-père va utiliser. Celui-ci amène Martin sur la rive de la rivière du Nord comme pour le brancher sur un courant de vie, à la manière des Indiens quand un d'entre eux était profondément perturbé. je re-tiens un moment de grâce du cheminement entre ces deux êtres.

« Martin, tu es en train de vivre ton deuxième accouchement pour une vie nouvelle. Quand tu es sorti du sein de ta mère, tu es arrivé comme ça, les poings en l'air. Tous les passages de la vie sont difficiles. Tu as besoin de valeurs fortes. Mais un poing fermé, ça peut servir à repousser les autres. Et un poing fermé garde ses grains dans la main et ne sème rien. Si tu veux naître à ton humanité, tu dois ouvrir les bras et les mains. Des mains ouvertes, ça nourrit, ça soigne, ça construit, ça unit. Quand tu es venu dans le monde, tu as été accueilli dans des bras d'amour, tu as à apprendre à aimer comme ça. »

« Tu sais, quand j'ai pris ma retraite, je suis comme tombé dans le vide. J'ai mis du temps à me reprendre en main. je me suis refermé sur moi-même, j'ai baissé les bras, et avec la tentation de jouer des poings pour refuser toute aide. Nous, les hommes, on est souvent comme ça. »

« Un jour, tu seras père à ton tour, tu auras à initier tes fils ou tes filles à bien prendre les passages difficiles de la vie. Tu sauras le faire si tu as toi-même bien assumé tes passages. Tu auras appris que pour voir la lumière au bout du tunnel, il faut le traverser avec ces deux grandes valeurs dont je viens de te parler. »

(Commentaires de Martin) : « Mon grand-père da donné des clés pour ouvrir mes propres portes et mes murs, pour apprivoiser mes ombres, mes angoisses, mes tunnels, pour découvrir mes propres chemins de vie et de sens. »

Affectivité plus libre, plus épanouie et pratique relationnelle du même cru

[Retour à la table des matières](#)

C'est de ce deuxième lieu de sens enrichi de notre modernité que vient l'intérêt pour l'intelligence émotionnelle, qui da rien de la pop-psychologie, avec son illusoire célébration de l'émotion livrée à ses pulsions les plus immédiates, prétendument garantes de bonheur, d'instinct sûr, d'authenticité, de vérité intérieure, de reconnaissance des autres assurée et, bien sûr, des meilleures cotes d'écoute. Ici, je veux surtout souligner les déficits d'affectivité qui frappent particulièrement la conscience masculine. Notons d'abord que la valorisation de l'affectivité dans ce nouvel art de vivre devient une priorité dans le champ des aspirations et rend les blessures de cet ordre plus difficilement tolérables.

Un groupe d'enseignantes disaient en entrevue que les enfants de leurs classes ne se départageaient pas d'abord selon leur quotient intellectuel, mais selon leur sécurité ou leur insécurité affectives.

Je viens d'évoquer le malaise masculin à ce chapitre. Je m'inspire de Germain Dulac.

Les études sur la masculinité et les demandes d'aide démontrent la même chose : les hommes sont dans une situation de dépendance affective par rapport à leur conjointe alors que, en général, les femmes ont un réseau de personnes à qui elles peuvent se confier quand elles ont des problèmes affectifs. Lorsque les gars connaissent un problème dans la vie, c'est à leur conjointe ou à leur mère qu'ils s'adressent. Cette dépendance accroît leur vulnérabilité si survient une rupture. En perdant leur conjointe, les hommes perdent tout le lien communicationnel de leur affectivité. Ils sont complètement paniqués et ils ont de la difficulté à assumer la solitude et l'isolement.

La difficulté qu'ont les hommes à parler de leurs émotions à d'autres hommes est attribuable en grande partie au fait qu'ils sont en posi-

tion de compétition les uns par rapport aux autres dans l'espace public. Il devient difficile, dans ces conditions, d'exposer ses vulnérabilités et ses problèmes à quelqu'un qu'on considère comme un adversaire sur le plan professionnel, sportif, etc. Les gars ont toujours peur que leur faiblesse donne des armes à leurs concurrents. Il y a une espèce de méfiance qui règne entre les hommes parce qu'ils ont été éduqués comme des guerriers et non comme des gens pouvant exprimer leurs émotions.

On revient au conflit des rôles. Il faut donc faire des efforts afin de transformer les rapports entre les hommes. Voilà pourquoi je considère que les changements sociaux ne proviendront pas seulement des rapports entre hommes et femmes, mais aussi des rapports entre hommes. Lorsque les rapports entre les hommes changeront, les rapports avec les femmes vont se métamorphoser aussi. Lorsque les hommes ne feront plus la guerre, ils pourront être de meilleurs amis, de meilleurs amants, de meilleurs conjoints, de meilleurs pères.

Subjectivité

[Retour à la table des matières](#)

Troisième lieu de sens du nouvel art de vivre. Certes, on peut dénoncer le passage de la tradition à de nouveaux conformismes et l'individualisme dont on a trop peu pris la mesure des angoisses qui l'accompagnent. Je vais souligner ici des tendances souterraines régressives qui ont plusieurs effets pervers en santé mentale. Mais auparavant, je tiens à marquer le phénomène positif d'un enrichissement de l'individualité, à savoir le passage moderne de l'être humain couché d'un certain héritage à l'être humain debout, libre, responsable, interprète, décideur dans sa vie, et dans une culture citoyenne démocratique qui est en train de rebondir avec une nouvelle conscience que je formulerais ainsi : un peu partout chez nous et ailleurs dans le monde, des individus, des groupes, des peuples se lèvent pour refuser d'être des rouages ou de simples ressources de la machine économique, du marché, des systèmes bureaucratiques, des entreprises techno-

scientifiques, des idéologies politiques, ethnocentriques ou religieuses intégristes.

Cette nouvelle conscience positive se traduit aussi dans la vie courante. Par exemple, la famille moderne standard ou recomposée permet davantage à chacun de ses membres d'engager sa propre histoire. À ce chapitre, la révolution féminine, peut-être la plus profonde de toutes les révolutions de l'histoire, a des retombées bénéfiques au-delà des femmes elles-mêmes qui ne sont plus uniquement la mère de Paul, l'épouse de Jean, la fille de Pierre.

Hélas ! Ces progrès humains du nouvel art de vivre sont minés par ces tendances régressives sur lesquelles je veux m'arrêter un moment, avec un cadre concret de compréhension que j'ai présenté dans le deuxième chapitre de mon dernier ouvrage intitulé *Quand le jugement fout le camp* *. Mon approche est d'ordre psychosociologique et culturel. Dans ce chapitre, je montre comment ces tendances régressives renvoient en deçà de la première initiation de la vie où l'enfant commence à naître à lui-même, au cours des dix-huit premiers mois. L'enfant a quatre défis à surmonter. À chacun de ces défis, je vais souligner des tendances actuelles psychologiques, sociales, culturelles et religieuses qui sapent l'émergence d'une véritable individualité, d'une saine socialité et d'une culturation du sens.

L'indifférenciation

L'expression *mamange* illustre bien le premier défi. Point de différence entre sa mère, le lait maternel et lui. Or, il y a présentement des tendances socioculturelles vers ce genre d'indifférenciation. J'ai parlé tantôt de la négation des différences de sexes, de rôles, de générations. Mais il y a plus, à savoir une pseudo-culture fusionnelle où tout est dans tout, où l'on est livré à ses pulsions les plus immédiates, sans distance sur soi. Ce qui renforce l'impensé de la condition humaine. Même le religieux à la mode est souvent de type fusionnel et indifférencié. « Dieu, c'est vous, c'est moi, c'est un arbre. » « La vie, c'est

* GRAND'MAISON, Jacques. *Quand le jugement fout le camp*, Montréal, Fides, 1999, Nouvelle Édition 2000, p. 316. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Dieu ; Dieu, c'est la vie. » « L'essentiel, c'est de toucher à mon essentiel, il y a une conscience universelle qui explique tout. » Je pourrais allonger la liste de citations tirées de nos entrevues. Prenons bien la mesure de l'impact de l'indifférenciation dans la conscience et l'identité qui, justement, se constitue autour du principe de différenciation.

Andrée Pilon Quiviger disait ceci : « La mère et l'enfant entrelacés s'entre-dévorent. » Le père est appelé à jouer un rôle de défusionnement, de coupure du cordon ombilical. Il délie ce qui est lié pour allier librement. Les tendances fusionnelles et indifférenciées renvoient en deçà de la première initiation de la vie. Et cette indifférenciation empêche la construction de la conscience et du rôle masculin. Cela peut conduire, entre autres choses, à des tendances suicidaires. « Je ne sais plus qui je suis, je n'ai plus aucun repère. » Dans un de mes derniers cours à l'université, 7 étudiants sur 55 avaient des tendances suicidaires. Leur univers intérieur était indifférencié. Tous des garçons...

Le sentiment de toute-puissance

Deuxième caractéristique fusionnelle : l'enfant peut tout avoir, étant donné qu'on lui donne tout, qu'on lui doit tout. Voyez les tendances actuelles qui laissent entendre qu'on a tout en soi, qu'on peut tout, tout et tout de suite : *Sky is the limit*. Il y a des suicides qui sont des actes de toute-puissance. Inversement, d'autres suicides sont des dépresses vis-à-vis l'échec de cette illusoire toute-puissance. Violence contre soi ou bien violence contre les autres.

L'absence de médiations

On sait tous que le sevrage qui défusionne advient avec l'accès à la parole et l'effort de marcher. Voyez ces tendances actuelles qui disqualifient les médiations : transparence de soi à soi, auto-enfantement, etc. L'éducation permissive sans balises ni repères, sans médiation de l'effort, sans initiation à la responsabilité a aussi un effet pervers non seulement d'indifférenciation, mais aussi d'incapacité à lutter, à risquer, à se mesurer aux obstacles, à sortir de soi. Un désastre pour l'identité et la dynamique masculines. Il arrive que la seule balise qui reste soit la mort. Aller se jeter sur un pipier par exemple. Cette remarque d'un adolescent au psychologue de l'école : « Ma plus grande

souffrance est qu'il n'y a personne au-dessus de moi », comment la décidez-vous? Au Danemark, une étude longitudinale sur deux décennies a montré que, faute d'autorité et de modèles masculins pertinents, des jeunes garçons fantasmaient dans leur inconscient sur des figures d'autorité écrasante, des super-pères omnipotents, qui amenaient certains de ces jeunes au suicide. Quand le père est plus ou moins évincé, le jeune garçon, à l'adolescence, tourne son agressivité contre sa mère.

La plénitude infinie

Plénitude infinie. Sans souffrance ni mort, sans finitude ni limite. Encore ici, on trouve des tendances dans les mythes paradisiaques actuels. Avec la London Life, à 55 ans, sur une plage de Floride, pour l'éternité... Écoutons ce témoignage de quelqu'un au début de la trentaine : « On a dépassé l'ère du croire, on est maintenant dans l'ère du savoir absolu. L'univers est une grande symphonie d'ondes merveilleuses qui nous baignent d'amour, d'harmonie, de plénitude. Quand les gens comprennent ça, il n'y a plus rien qui les affecte, les trouble, les culpabilise. »

Avec une telle négation de la finitude humaine, de la souffrance, de la mort, on peut imaginer quel cul-de-sac va connaître cette personne le jour où elle va rencontrer un échec cuisant. Dans ce cadre de compréhension à partir de la première initiation de la vie, on peut soupçonner le renouvellement de pratiques qu'il peut suggérer, y compris celles de prévention. Ce cadre de compréhension invite aussi à revisiter l'intelligence initiatique qui s'est développée historiquement depuis des millénaires et dont nous avons perdu trop souvent la trace dans nos sociétés occidentales contemporaines, comme l'ont souligné Mircea Eliade et tant d'autres. Si l'on se demande encore qu'est-ce que ça mange en hiver, qu'on regarde ce qui se passe dans les gangs de jeunes dont plusieurs se donnent des rites initiatiques avec leurs symboliques propres, leurs épreuves, leurs étapes d'intégration. Fonction qu'ils ne trouvent plus ni dans la famille ni dans l'école.

Démarche initiatique

[Retour à la table des matières](#)

Combien de suicides sont des passages initiatiques avortés de la vie? Comment ignorer que la culture de la drogue s'accompagne de démarches initiatiques perverses? Il y a des violences sur soi-même ou sur les autres qui recèlent des déficits initiatiques méconnus, sinon sous-estimés. Ces remarques introduisent bien mon quatrième lieu de sens, celui de la démarche initiatique, qui a l'avantage de bien articuler le sens et la pédagogie qui lui donne accès, l'expérience de vie et son interprétation, la conscience et l'agir, l'individualité et la socialité.

Le récit-parabole du petit-fils suicidaire, Martin, et de son grand-père, que j'ai évoqué plus haut, est un bel exemple de démarche initiatique où l'on trouve tous les sens du nouvel art de vivre dont fait état mon exposé. Poussons plus loin notre intelligence du sens initiatique à travers trois courts récits initiatiques.

Premier récit initiatique

Sylvain est un décrocheur scolaire qui est allé travailler chez un oncle qu'il aimait bien. Celui-ci avait un atelier de mécanique automobile. « Avec mon oncle, je parlais de tout, y compris de mes difficultés avec mes parents, de mes problèmes, de son expérience à lui, et aussi de la politique, de la religion, de ce qui se passe dans la société. » Son oncle le mettait au défi. « Tu vois, ce problème-là de mécanique? Je te passe le manuel. Même si tu dois te coucher à deux heures du matin, je veux que tu m'arrives avec la solution demain. » Sylvain se rend compte, par exemple, de ses problèmes de lecture et de mathématique. Ce qui va l'amener éventuellement à retourner à l'école.

Notre décrocheur est allé chercher chez son oncle une initiation qu'il n'avait trouvée ni dans sa famille ni à l'école. L'oncle est un tiers assez proche et assez distant à la fois pour donner à Sylvain l'espace nécessaire qui va lui permettre d'assumer ce passage important de son

adolescence. Dans la famille moderne nucléaire de plus en plus restreinte, jamais aura-t-on eu autant besoin de tiers signifiants, initiateurs, comme c'est le cas ici.

Depuis un bon moment dans mon travail social et pastoral, j'essaie de repérer un ou des tiers signifiants, non seulement chez les jeunes en difficulté, mais aussi des adultes et des aînés. Que d'autres exemples j'aimerais donner ici ! Combien de professionnels et d'intervenants gagneraient à développer cette pédagogie sociale et culturelle, au lieu de travailler uniquement à partir d'eux-mêmes.

Deuxième récit initiatique

Mon deuxième récit initiatique est davantage communautaire. Je me réfère à une expérience sociale qui a marqué tout mon itinéraire d'intervenant social. Il s'agit d'un projet qui offrait la possibilité à des jeunes de se recycler et de se reclasser. C'est un projet où nous sommes passés de la taverne au changement politique. Les premières politiques de réinsertion sociale et d'emploi se sont inspirées de cette expérience pilote réussie qui a duré quatre ans. Ces jeunes des six régions des Basses Laurentides en ont été les principaux acteurs. Et pourtant, au départ, la plupart d'entre eux vivaient plusieurs problèmes à la fois et n'avaient pratiquement pas d'encadrement familial, scolaire ou de travail. Je les ai mis d'abord au défi d'aller fonder des associations de jeunes chômeurs dans les six pôles urbains des Laurentides.

Ensemble, nous avons développé une pédagogie communautaire qui faisait jouer toutes les dimensions de leur vie. Ils se sont donné, par exemple, des moyens concrets d'initiation à partir des talents de chacun : talent d'expression, de rassembleur, de leadership, d'interprète des situations, d'action efficace. La démarche initiatique en était une entre pairs. De plus, ces jeunes ont amené les divers acteurs institutionnels à travailler ensemble : réseaux sociaux, scolaires, économiques et gouvernementaux autour de ce projet commun de réinsertion. Plusieurs de ces jeunes sont devenus par la suite des leaders sociaux.

Dans la dernière phase de cette aventure socio-communautaire, j'étais devenu complètement inutile. Quand je pense que, au départ, beaucoup de ces jeunes étaient éclatés de bien des façons.

Troisième récit initiatique

Alexandre, orphelin de père et mère, s'est promené d'une famille d'accueil à l'autre pendant son enfance et son adolescence. Jeune adulte, il a trouvé un emploi comme préposé à l'hôpital. Un accident de travail le rend invalide et bénéficiaire du bien-être social. De plus, Alexandre vit son homosexualité d'une façon dramatique. Il cumule donc plusieurs marginalités qui le perturbent profondément. En l'entendant me raconter son récit de vie, je découvre ses qualités d'entrepreneur, d'humour et de générosité.

En m'appuyant sur ses qualités, je lui dis ceci : « Toi, tu pourrais rendre des services formidables au centre de famille, qui regroupe des gens pauvres ou en grandes difficultés de tous ordres. » J'ai vu son regard se rallumer. « Personne ne da fait confiance comme ça jusqu'ici », m'a-t-il dit. Ma réplique : « Alors, prêt à risquer? » Et Alexandre de répondre : « Certainement. » Ce gars là est devenu l'être de grâce du centre de la famille pour relancer les autres dans l'espoir et créer des liens entre eux. Par exemple, il a regroupé des jeunes mères monoparentales dans des projets communs, tel un jardin communautaire. Il a été un initiateur de multiples façons.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Une fois de plus, je me suis rendu compte de la portée initiatique du passage entre un état passif de réception à un statut dynamique du donneur et d'acteur. Comment ne pas rappeler ici que, à l'origine, la conception du citoyen était celle d'un constructeur de la cité, et non d'un simple receveur? Il arrive comme ça qu'on perde de vue le sens original, le sens premier des dynamismes historiques qui ont fait le meilleur de notre civilisation.

Ces sens premiers et leurs valeurs se retrouvent dans cette célébration de la vie dont je veux faire état en terminant. Nous nous sommes

donné une charte des droits. Alors, je me dis pourquoi pas une charte de ces sens premiers et de leurs valeurs? Cette charte est à la fin de mon dernier livre sur le jugement.

Au nom de quelle santé mentale vivons-nous? Travaillons-nous?
Au nom de quelles valeurs?

La vie est une chance, saisis-la
La vie est beauté, admire-la
La vie est béatitude, savoure-la
La vie est un rêve, fais-en une réalité
La vie est un défi, fais-lui face
La vie est Un devoir, accomplis-le
La vie est un jeu, joue-le
La vie est précieuse, prends-en soin
La vie est une richesse, conserve-la
La vie est amour, jouis-en
La vie est un mystère, perce-le
La vie est une promesse, remplis-la
La vie est un hymne, chante-le
La vie est un combat, accepte-le
La vie est une tragédie, prends-la à bras-le-corps
La vie est une aventure, ose-la
La vie est un bonheur, mérite-le ¹

Fin du texte de la conférence.

¹ GRAND'MAISON, Jacques. *Quand le jugement fout le camp*, Montréal, Fides, 1999, Nouvelle Édition 2000, p. 316. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]